



Suite au colloque « *l'Acte Artistique dans l'Economie Bleue* » en juin 2013,

le CRANE lab a réuni des chercheurs, artistes, écrivains ... le vendredi 6 juin 2014 pour une journée intense d'échanges autour de « *l'Acte artistique - de l'écosophie à une économie de la contribution* ».

Il s'agissait d'un colloque à dimension humaine nécessaire pour se donner l'espace-temps adéquat à la réflexion. Organisé sous forme de table ronde, les prises de paroles se sont effectuées naturellement au fil du développement des conversations.

« *La seule finalité acceptable des activités humaines est la production d'une subjectivité auto-enrichissant de façon continue son rapport au monde* ».
Félix Guattari



crane.fr

CRANE lab

facebook.com/lecrane

scoop.it/t/crane

+33 658 212 917

crane@bbox.fr

pôle recherche en art, éthique de l'art et régénération

colloque

« l'Acte artistique - de l'écosophie à une économie de la contribution »

vendredi 6 juin 2014

Château de Chevigny - 21140 Millery

Proche des idées de l'entrepreneur belge Gunter Pauli et de son concept « l'économie bleue », le philosophe Félix Guattari fondait à la fin des années 1980 le concept d'*écosophie*.

« Il n'y aura de réponse véritable à la crise écologique qu'à l'échelle planétaire et à la condition que s'opère une authentique révolution politique, sociale et culturelle réorientant les objectifs de la production des biens matériels et immatériels. »

En parallèle, avec son modèle de société « la sobriété heureuse »⁰, l'agro-écologue et écrivain Pierre Rabhi affirmait un choix de vie autre.

« En même temps que le réenchantement du monde que nous aurons à accomplir, la beauté étant à l'évidence une nourriture immatérielle absolument indispensable à notre évolution vers un humanisme authentique, nous devons également et impérativement trouver une façon juste d'habiter la planète et d'y inscrire notre destin d'une manière satisfaisante pour le cœur, l'esprit et l'intelligence. J'entends par beauté celle qui s'épanouit en générosité, équité et respect. Celle là seule est capable de changer le monde, car elle est plus puissante que toutes les beautés créées de la main de l'homme, qui, pour foisonnantes qu'elles soient, n'ont pas sauvé le monde et ne le sauveront jamais. En réalité, il y va de notre survie. Le choix d'un art de vivre fondé sur l'auto-limitation individuelle et collective est des plus déterminants; cela est une évidence. »

Le modèle de l'*économie de la contribution*, défendu par le philosophe Bernard Stiegler, prend en compte ce que les économistes appellent des externalités positives, où il s'agit de valoriser des activités (non monétarisables) qui sont exercées en dehors du marché, et qui procèdent aussi du développement des capacités¹.

L'économie de la contribution est née dans l'industrie informatique avec le logiciel libre, qui invente de nouveaux modèles organisationnels, entrepreneuriaux et économiques². Mais elle se développe tout aussi bien dans le champ de l'énergie avec les smart grids adoptant le modèle Internet (où il n'y a plus de centrale distribuant sa production vers des consommateurs, mais des myriades de fournisseurs d'énergie qui peuvent aussi en devenir destinataires), sur Internet avec les sites qui produisent une valeur pollinisatrice, dans le champ agricole avec les associations pour le maintien d'une agriculture paysanne (AMAP), et de façon plus prospective, avec les fablabs, l'open innovation et ce qui procède du do it yourself.

0 Face au « toujours plus » qui ruine la planète au profit d'une minorité, la sobriété est un choix conscient inspiré par la raison. Elle est un art et une éthique de vie, source de satisfaction et de bien-être profond. Elle représente un positionnement politique et un acte de résistance en faveur de la terre, du partage et de l'équité.

1 Au sens où en parle l'économiste indien (prix Nobel 1998) Amartya Kumar Sen pour ses travaux sur la théorie du développement humain, sur l'économie du bien-être et sur les mécanismes fondamentaux de la pauvreté.

2 L'encyclopédie en réseau Wikipédia, qui a conçu un système d'intelligence collective en réseau auquel contribuent des millions de gens, en est un exemple remarquable.



crane.fr

CRANE lab

facebook.com/lecrane

scoop.it/t/crane

+33 658 212 917

crane@bbox.fr

pôle recherche en art, éthique de l'art et régénération

L'intelligence collective est devenue la principale valeur économique. Les meilleures idées naissent dans ces terreaux fertiles et ces savoirs communs qui n'ont généralement pas de modèle immédiatement rentable et relèvent de la « *pollinisation* »³.

La notion même de travail est à redéfinir comme l'indiquent plusieurs économistes de renommée internationale^{4 5}. Il conviendrait de parler d'activités contributives.

L'humanité doit sans tarder acter pour une transformation écologique profonde des subjectivités, une prise de conscience pour vivre en intelligence avec la nature et une approche philosophique de nos manières d'habiter le monde : se ré-approprier le désir, être en accord avec les règles irrévocables de la vie, la « *sobriété heureuse* » ...

Sinon elle disparaîtra.

« *La seule finalité acceptable des activités humaines est la production d'une subjectivité auto-enrichissant de façon continue son rapport au monde* ». Félix Guattari

Une définition, qui selon le critique d'art Nicolas Bourriaud, s'applique idéalement aux pratiques des artistes contemporains.

Créant et mettant en scène des dispositifs d'existence incluant méthodes de travail et modes d'être, en lieu et place des objets concrets qui délimitaient jusqu'alors le champ de l'art, ils utilisent le temps comme un matériau. La forme prime sur la chose, les flux sur les catégories : la production de gestes l'emporte sur celle des choses matérielles, Les regardeurs sont aujourd'hui amenés à franchir le seuil de « modules temporels catalyseurs », plus qu'à contempler des objets immanents clos sur leur monde de référence.

(...) La fonction poétique, qui consiste à recomposer des univers de subjectivation, n'aurait ainsi peut-être pas de sens si elle ne pouvait pas, aussi, nous aider à surmonter les « épreuves de barbarie, d'implosion mentale, de spasme chaotique, qui se profilent à l'horizon, et pour les transformer en richesses et en jouissances imprévisibles » ... « Le paradigme esthétique » Chimères n°21, Paris (1995)

3 L'économiste français Yann Moulier-Boutang défend le « *revenu de base inconditionnel* » qu'il justifie dans son livre *L'abeille et l'économiste* (2010) par le fait que les hommes créent tous de la valeur économique à la manière des abeilles lors de la pollinisation.

4 L'économiste américain (prix Nobel 2008) Paul Krugman qui s'intéresse à l'impact de l'automatisation sur le futur du travail, observe que dans le passé, le progrès technologique remplaçait l'emploi non qualifié; désormais il remplace même l'emploi qualifié. Du coup, il n'y a plus (ou pas assez) d'emplois qualifiés à pourvoir.

« *La seule façon qui soit d'avoir une classe moyenne dans la société serait par le fait d'avoir un filet de sécurité solide qui ne garantisse pas seulement les soins mais aussi un revenu minimum.* »

5 L'économiste britannique Robert Skidelsky indique :

« *Puisque le chômage technologique augmente de façon inéluctable, il faut mettre en place un revenu de base garanti pour tous. Un revenu de base universel permet, tout en se débarrassant de la nécessité de travailler dur, d'aller de l'avant. Sans la nécessité constante de trouver un travail rémunéré pour vivre, un large éventail de possibilités s'ouvre. Si le travail devient obsolète, ce sera le moment idéal pour remettre en question son statut central dans nos vies.* »

colloque

« *L'Acte artistique - de l'écosophie à une économie de la contribution* »

contributions :

• pages 5-6

« *L'art, outil de décolonisation de l'économisme* »

Valérie de SAINT-DO

Journaliste et auteur - revue CASSANDRE/HORSCHAMP

• pages 7-10

« *Monde de l'art* », *monde et écosophie*

Roberto BARBANTI

Professeur des universités (département Arts plastiques, UFR 1)

et Responsable de l'équipe de recherche TEAMeD, Université de Paris 8, France

• page 11

Rapport

Serge Olivier FOKOUA

Artiste et directeur des RAVY de Yaoundé au Cameroun

• pages 12-13

« *Retourner le Monde* »

David GUEZ

Artiste

• page 14

« *Écosophie de l'écoutant* »

Gilles MALATRAY

Artiste sonore et promeneur écoutant

• pages 15-16

« *Écologie de l'ouvrage collectif : pour une pharmacologie des arts et de leur fréquentation.* »

Yann AUCOMPTE

Chef de projet - Les Euménides / Paris

• pages 17-18

« *Aménager à temps et raisonnablement l'espace de notre Terre* »

Jean VOGUET

Compositeur et Directeur du CRANE lab

L'art, outil de décolonisation de l'économisme

Les concepts de l'écologie et d'une autre vision de l'économie - biodiversité, économie collaborative, d'écosophie sont-ils solubles dans l'art ? Et à l'inverse que peut être l'incidence d'une transition - à laquelle je préférerais le mot révolution- de nos modes de vie sur la création artistique et son partage ?

J'ai souvent défendu l'idée d'une diversité artistique aussi indispensable pour la survie de l'humanité que celle des espèces. Et la revue *Cassandra/Horschamp* a usé et abusé de la métaphore des graines, pousses et herbes folles, pour défendre une idée chère à Gilles Clément : il n'existe pas de mauvaises herbes, en art non plus ! De mauvais esprits peuvent soutenir qu'il existe en revanche une production culturelle industrielle, gonflée aux hormones du marché et aux OGM du formatage médiatique.

« *Décoloniser les imaginaires* » : l'expression revient comme une ritournelle des analyses sur l'indispensable décroissance, sous le clavier des défenseurs d'une conception radicalement différente du travail, de la production, et du partage des richesses. L'art pourrait, devrait, être un outil fondamental de cette décolonisation... sous réserve que les artistes évaluent lucidement ravages qu'ont fait dans leur propre cerveau l'idéologie économiste, et sortent de la logique du marteau et des clous pour reprendre la délicieuse formule de Mark Twain. ¹

Car le marteau des logiques gestionnaires n'a pas épargné le monde de l'art- et pourquoi l'aurait-il fait ? Contrairement aux fantasmes du XIXème siècle romantique, les artistes ne flottent pas entre nues et les bas-fonds d'une société qui les encense morts autant qu'elle les affame vivants. Et un regard véritablement critique sur l'art le plus vivace de notre époque - toutes disciplines confondues - montre qu'ils se mêlent de ce qui les regarde politiquement, socialement, humainement. Et notamment, puisque c'est le sujet qui nous préoccupe, de l'avenir de la planète et de la nécessité d'expérimenter d'autres modèles d'habitat, de travail, de circulations, de vie. Des artistes interviennent (et sont souvent porteurs de projets) dans la nébuleuse des « alternatives de vie », de Detroit aux Cévennes, de l'Argentine à l'Allemagne, des foisonnantes communautés qui construisent, cultivent, tentent d'autres modes de vie. Citons l'association Ecos à Nantes, Thierry Boutonnier à Lyon, les multiples Fabrik en Allemagne et Europe du Nord, l'Université foraine de Patrick Bouchain, le CRANE lab en Bourgogne, les groupes de musique qui tentent l'autoproduction et l'autodiffusion loin des majors...

Ils n'en sont pas moins soumis aux contradictions de tout citoyen soucieux de changer radicalement le monde tout en tâchant d'y survivre, voire d'y vivre et travailler agréablement. Et martelés par l'injonction à *trouver leur modèle économique, s'insérer dans le marché* (fut-il celui des institutions publiques), *s'imposer face à la concurrence*, trouver des *modes de diffusion*, et de « *professionnalisation* ». Le langage gestionnaire a gangrené le monde de l'art - comme le reste du monde en général - ces trente cinq dernières années.

1 « *Quand on a un marteau dans la tête, on voit tous les problèmes en forme de clous* ». Mark Twain. Serge Latouche ajoute : « *le clou de l'Occident, c'est l'économie* ».

Au point que le combat est d'abord sémantique, et passe par la décolonisation de nos propres cerveaux. Et si l'on commençait par balayer les notions de « production » et « diffusion » dans le champ artistique ? Si l'on arborait fièrement le refus d'être des « producteurs culturels » et l'assimilation d'une œuvre ou d'un geste (fut-il reproductible) à un produit ? Face à des pratiques qui depuis le XX^{ème} siècle ont fait place au processus et au relationnel autant qu'à l'objet, si l'on en finissait avec le « fétichisme de la marchandise », fut-elle « artistique ? » Menons déjà le combat sémantique et minons la novlangue gestionnaire. Cela peut passer par le boomerang. Car user des mots comme arme, c'est dénoncer aussi leur confiscation. J'ai en tête de militants de l'agroforesterie et la permaculture revendiquant fièrement une agriculture bien plus « *productiviste* » que celle des margoulins de agro-industrie. Les artistes pourraient se targuer d'être des pourvoyeurs d'une société d'abondance de richesses immatérielles - que le web permet aujourd'hui de rendre gratuites. D'être le pourvoyeur de biens communs et de propriétés d'usage qui ne lèsent personne et enrichissent chacun. (Des militants convaincus de la sauvegarde de la biodiversité et d'une reconversion et diminution de la production, tels que Gilles Clément, ne manquent pas de préciser que cette nécessité s'impose aux biens matériels, non aux biens immatériels, tant il semblerait absurde de prétendre vouloir diminuer la production de savoir, de sens, et de sensible.)

« *Et de quoi vivrons-nous ?* » J'entend et écoute déjà l'objection de ceux qui déjà luttent pour exercer leur métier. Et c'est avec ce dernier mot que le bât blesse. Parce que si l'art est un métier, il y a toutes les raisons de se battre pour qu'il s'exerce dans de bonnes conditions sociales et de rémunération. Et dans une société qui tend de plus en plus à vouloir détruire les métiers, savoir faire au profit de l'employabilité interchangeable d'individus-rouages, le combat des comédiens, danseurs, auteurs de BD, plasticiens, musiciens pour la reconnaissance de leur spécificité est parfaitement légitime.

Le problème est qu'il apparaît comme un combat isolé, voire corporatiste, face à un tsunami qui détruit l'emploi en général, les métiers en particulier, face à un suicide de l'Humanité entraînée dans le toujours plus. Les artistes - mais au delà, l'ensemble des travailleurs sont pris dans un *double bind*. À court terme, face aux bulldozers de la démolition de conquête sociale et des impératifs de rentabilité d'un travail humain jugé toujours trop coûteux, comment ne pas se battre légitimement pour des acquis, tels que l'intermittence, ou des avancées inscrites dans la loi, telles que le droit de présentation des plasticiens ?

Mais chacun sent plus ou moins que l'on piétine face un changement radical de civilisation qui ne saura longtemps opposer les conquêtes du passé et la résistance au mouvement face au tsunami. Les artistes ne sont pas seuls à subir la destruction de leurs métiers par le formatage marchand et l'arasement total de la notion de « biens communs » due au néolibéralisme. Nous sommes dans l'époque difficile où le chômage et la précarité d'une très forte minorité légitime encore la souffrance au travail d'une majorité. Jusqu'à quand ? Quand s'opèrera le basculement annoncé de longue date par des visionnaires tels qu'André Gorz entre la nécessité d'opérer la séparation radicale entre le revenu et l'activité ?

Sur cette réponse, qu'on la nomme « revenu de base », « salaire à vie », « dotation d'autonomie » une effervescence intellectuelle s'exprime partout et notamment sur la toile. Ne nous le cachons pas : elle est loin de faire l'unanimité chez les professionnels de l'art, pour qui ne plus vivre - ou tenter de survivre - de leur œuvre sonnerait comme une délégitimation de leur savoir-faire singulier. Quoi, un artiste pourrait ne plus être un « artiste professionnel ? » Oui, dans un monde futur où la profession cesserait d'être une carte d'identité sociale définitive et où la déconnection du revenu et de l'activité transformerait fondamentalement le rapport au métier. Et à la création, qui ne saurait se réduire à une « profession » excluant aujourd'hui la majorité des auteurs d'actes artistiques.

Roberto BARBANTI

Professeur des universités (département Arts plastiques, UFR 1) et Responsable de l'équipe de recherche TEAMeD,
Université de Paris 8, France
Paris

« Monde de l'art », monde et écosophie

Art contemporain

Sous l'étiquette « Art contemporain » se manifestent des approches multiples et parfois antithétiques. La question de l'art contemporain se pose à partir des années 1950-1960 avec les néo-avant-gardes artistiques et les réflexions esthétiques qui s'en suivent. Parmi les nombreuses lectures critiques qui ont été données de ce phénomène, deux tendances de fond me semblent se dégager clairement. Ces deux positions sont devenues institutionnellement hégémoniques dans la réflexion esthétique. Elles renvoient pour l'essentiel à un seul concept fondamental : celui de *monde*.

Ce monde qui est rentre avec force tout aussi bien dans l'art que dans l'esthétique.

- I. D'un côté, *la réduction du monde au « monde de l'art »*. Un processus qui se construit dans la citation, la reprise, la reproduction auto-magnifiante du même, la spécialisation, la circularité référentielle et la dimension réitérative. En synthèse ce sont les métaphores de la réflexivité et de la tautologie qui s'imposent en tant que modalités et finalités des *praxis* artistiques.
- II. De l'autre côté, *une sorte de dissolution de l'art dans le monde*. L'art dilue de plus en plus son propre « faire » dans la réalité jusqu'à atteindre un état « gazeux » (Yves Michaud). L'objet artistique traditionnel est remplacé par la mode, le design, le tourisme, le culte du corps et ses thérapies esthétiques et chirurgicales. Nous sommes confrontés à un « triomphe de l'esthétique » dans le social. Les métaphores de la transversalité, de l'hybridation, de la fluidité « pervasive » apparaissent dominantes même si le débouché d'un tel mouvement (mis-a-part une marginalité volontaire qui se greffe dans le social en s'innervant dans ses pratiques engagées et militantes) tend à coïncider avec les processus culturels industrialisés.

Dans un cas comme dans l'autre, nous sommes confrontés à des réalités qui s'inscrivent dans le devenir du monde actuel dans sa logique dominante, c'est-à-dire qu'elles sont, de facto, fonctionnelles à ce même devenir. Or, il apparaît clairement que cette logique actuellement en acte et égémonique au niveau planétaire est totalement inadaptée à la nécessité de faire face aux défis écologiques, sociaux et individuels auxquels nous sommes tous confrontés. Pire, cette logique conduit clairement vers une catastrophe majeure pour l'humanité ¹ ainsi que, cela va de soi, pour beaucoup d'autres espèces vivantes (c'est déjà le cas ; en effet, de nombreux biologistes affirment que nous sommes confrontés à une crise inédite de la biodiversité en considérant « que nous vivons aujourd'hui la sixième grande crise d'extinction et qu'elle est due à l'action de

1 « We can no longer exclude the possibility that our collective actions will trigger tipping points, risking abrupt and irreversible consequences for human communities and ecological systems. » The Stockholm memorandum was signed by Nobel Laureates on May 18th 2011 at the conclusion of The 3rd Nobel Laureate Symposium on Global Sustainability, held in Stockholm, Sweden. It was handed over in person to the UN High-level Panel on Global Sustainability, which is preparing the 2012 UN Conference on Sustainable Development in Rio de Janeiro (Rio+20). The Symposium took place at the Royal Swedish Academy of Sciences in Stockholm between 16-19 May 2011 and gathered some 50 of the world's most renowned thinkers and experts on global sustainability - half of them Nobel Laureates. <http://globalsymposium2011.org/wp-content/uploads/2011/07/memorandum-signed.pdf>

l'espèce humaine (Homo sapiens sapiens) sur son environnement. »).²

« Monde de l'art »

Si le phénomène d'esthétisation du monde est sous les yeux de tous et largement identifiable, le concept de « Monde de l'art » nécessite d'être approfondi et saisi dans ses caractéristiques et enjeux spécifiques. Théorisé dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, celui-ci - tout en ayant joué un rôle critique stimulant (en contextualisant la production artistique dans une logique "systémique" et globale) - a fourni une sorte d'alibi théorique à un processus de repliement de ce monde sur lui-même.

À partir des années 1960 plusieurs importantes contributions de matrice analytique ont enrichi la réflexion esthétique (Arthur Danto, Georg Dickie, Nelson Goodman, Howard S. Becker, etc.).³ Ces contributions ont montré l'importance et le rôle constituant du contexte - artistique, institutionnel, économique et culturel - dans la définition du concept d'œuvre d'art et dans les critères qui peuvent être formulés et énoncés pour son évaluation.

Ce processus a porté à la formation du « Monde de l'art » (en réalité un monde qui se réfère seulement aux arts plastiques) ainsi qu'à l'institutionnalisation d'une vision purement autoréférentielle de l'art lui-même qui a induit le prévaloir de logiques esthétiques réductionnistes.

En effet, appelé à déterminer le concept d'art dans la volonté de légitimer les objets qui le composent, le contexte artistique a été progressivement réduit à un monde à part - le « monde de l'art », justement - qui semble être animé par une seule finalité : celle d'identifier et de définir les limites qui lui sont propres, pour ensuite les transgresser immédiatement.

Cette conception, qui établit donc la légitimité de chaque évaluation artistique en la référant exclusivement à elle-même, est arrivée au point de considérer l'art contemporain, dans ses modalités opérationnelles « *comme un mouvement de déplacement des frontières de l'art* ». ⁴ Celles-ci deviennent ainsi le pivot central de la réalité artistique laquelle, de cette manière, tourne autour de la capacité à les transgresser continuellement. En définitive, la raison d'être de l'art est celle d'une redéfinition constante de son propre concept.

Deux sont donc ses postulats fondamentaux :

- I. chaque jugement sur l'art peut être formulé seulement à l'intérieur du monde de l'art ;
- II. l'art se doit de transgresser constamment ses propres frontières. Voici sa tâche et sa signification ultime.

2 « La datation des fossiles nous permet de connaître la durée de vie des espèces passées. Nous savons désormais que depuis l'apparition de la vie il y a 3,8 milliards d'années, la Terre a connu cinq grandes crises d'extinction d'espèces, suivies de phases d'expansion. Beaucoup de scientifiques considèrent que nous vivons aujourd'hui la sixième grande crise d'extinction et qu'elle est due à l'action de l'espèce humaine (Homo sapiens sapiens) sur son environnement. » que depuis l'apparition de la vie il y a 3,8 milliards d'années, la Terre a connu cinq grandes crises d'extinction d'espèces, suivies de phases d'expansion. Beaucoup de scientifiques considèrent que nous vivons aujourd'hui la sixième grande crise d'extinction et qu'elle est due à l'action de l'espèce humaine (Homo sapiens sapiens) sur son environnement. »

Sagascience, Centre national de la recherche scientifique (CNRS), France.

<http://www.cnrs.fr/cw/dossiers/dosbiodiv/index.html>

http://www.cnrs.fr/cw/dossiers/dosbiodiv/?pid=decouv_chapA_p2_f1&zoom_id=zoom_a2_1

3 Arthur Danto, "The Artworld", *The Journal of Philosophy*, LXI (1964), p571-584 ; Georg Dickie, *Art and the Aesthetic. An institutional Analysis*, Ithaca, Cornell University Press, 1974; Nelson Goodman, *Ways of Worldmaking*, Indianapolis, Hackett, 1978; Howard S. Becker, *Art Worlds*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1982. Voir : Dominique Chateau, « Monde de l'art » in Jacques Morizot et Roget Pouivet, *Dictionnaire d'esthétique et de la philosophie de l'art*, Paris, Armand Colin, 2007, p300-301

4 Nathalie Heinich e Jean-Marie Schaeffer, *Art, création, fiction. Entre sociologie et philosophie*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 2004, p18

C'est en ces termes que ce concept de « monde de l'art », formule par Arthur Danto, a dominé de facto dans l'esthétique contemporaine. Cette conception est pour moi insatisfaisante.

En effet, à l'époque de l'anthropocène ⁵, la question fondamentale n'est pas tellement celle de poursuivre indéfiniment une analyse (par ailleurs, déjà amplement approfondie) sur le fonctionnement du « monde de l'art », mais au contraire de saisir les enjeux du monde sur le monde de l'art et de saisir comment l'art, en sortant de son autoréférentialité marchande, peut se renouveler et s'ouvrir à de nouvelles visions poétiques et épistémiques à la hauteur des enjeux de notre temps.

Comment l'art s'inscrit-il dans le processus général de la crise écologique ? Comment l'art peut-il contribuer à l'analyser ? Quel est le rôle de l'art dans cette crise ? Quel est l'apport de l'art à sa « résolution » ? Comment l'art rejoint-il notre pratique du monde dans ce contexte ? Sous quelles formes l'art s'y présente-t-il ? Où le rencontrer ? Il s'agit en d'autres termes de la question de la place du « monde de l'art » dans le monde.

Comment la crise écologique influence-t-elle l'art ? Dans quelles directions cette crise l'oriente-t-elle ? Et quel est le sens de celle-ci dans l'art ? Comment interpréter l'art à la lumière de cette crise ? En d'autres termes : quel rôle joue le monde dans le « monde de l'art ».

C'est à partir de ces questions que nous pouvons penser de nouvelles orientations tout aussi bien pour les arts que pour l'esthétique.

Duchamp proposait une mission parareligieuse, « garder allumée la flamme d'une vision intérieure », en tant que tâche de l'artiste. Il s'agit maintenant de décoloniser l'imaginaire : amplifier les processus de création, s'éloigner des logiques marchandes et de la fonctionnalité opérative, réactiver la question esthétique et celle éthique afin de reconduire le « monde de l'art » dans le monde, et de la même façon, le monde dans « le monde de l'art ». Considérer l'art dans sa complexité pour donner force à une nouvelle subjectivité non égotique et non exclusivement autocentrée.

Si nous considérons l'art comme « une mise en ordre des éléments en fonction du sens » ⁶ et du sensible, une forme de résistance à « la montée de l'insignifiance » ⁷, alors nous devons l'envisager non seulement comme une activité pratique, mais aussi comme une discipline de l'esprit, une relation *Esth-Éthique*.

Écosophie

Un apport significatif à cette nouvelle construction du sens et des sens pour une nouvelle approche du monde et du « monde de l'art », peut venir d'une réflexion écosophique.

La notion d'écosophie est relativement récente. On la doit au plus important philosophe norvégien du XX^{ème} siècle, Arne Næss, qui la forgea au début des années 1970. Ce terme a été utilisé à nouveau en 1989 par Félix Guattari dans un petit livre intitulé *Les trois écologies* : un texte fondamental, qui, malgré de nombreuses dissemblances conceptuelles, partage avec Næss l'idée de la nécessité d'un nouveau « paradigme » à la fois épistémologique, éthique et esthétique.

5 L'anthropocène - du grec *anthropos*, être humain - est une nouvelle ère géologique dans laquelle l'être humain est devenu la principale force géophysique de la planète, capable de modifier son environnement. Paul Josef Crutzen a introduit ce terme en 2000. En 1995, Paul Josef Crutzen, Mario J. Molina et Frank Sherwood Rowland ont obtenu le prix Nobel de chimie « pour leurs travaux sur la chimie de l'atmosphère, particulièrement en ce qui concerne la formation et la décomposition de l'ozone ».

6 Philippe Sers, conférence au Collège de Philosophie, Paris 10 avril 2008.

7 Cornelius Castoriadis, *La montée de l'insignifiance* entretien par Daniel Mermet : p5
<http://www.costis.org/x/castoriadis/montee.htm>

Bien qu'actuellement à la mode et peut-être déjà soumis à un processus de détournement sémantique, je préfère à l'heure actuelle employer ce terme d'« écosophie » parce qu'il est, à beaucoup d'égards, bien plus explicite que celui d'écologie dont le dépouillement du sens me semble largement entamé (ce processus dramatique auquel nous assistons impuissants de l'appropriation de ce terme d'« écologie » par le consumérisme marchand destructeur) et dont la connotation fondatrice (Ernst Haeckel, 1866) renvoie essentiellement à la notion d'environnement naturel. En revanche l'écosophie, dans sa thématization théorique d'une multiplicité d'écologies - celle de l'esprit, celle sociale et celle environnementale - nous place d'emblée sur un plan de réflexion sémantique beaucoup plus large et approprié. En effet, le terme d'écosophie introduit immédiatement au rapport nature-culture et nous situe directement dans la problématique d'une intégration entre temporalités humaines et temporalités biologiques, dimensions qualitatives et quantitatives, objectivité et subjectivité.

Demeure de la sagesse et sagesse pour la demeure, l'écosophie est porteuse d'un élan et d'une conception systémique qui tout en gardant la singularité de ses composantes reconnaît un lien holiste, autrement dit d'interrelation intrinsèque et insécable, entre les mondes : notamment celui de l'imaginaire, celui du *socius* - l'Autre qui est fondement avec moi de la société dans notre capacité autopoïétique commune - ainsi que celui de la nature à laquelle nous appartenons.

Dans cette conception, l'art ne se donne plus dans une séparation et une autonomie autoréférentielle - celle du « Monde de l'art » ou encore celle de « l'art pour l'art » - et joue ainsi un rôle important et nécessaire puisqu'il s'inscrit dans une inter-référentialité substantielle. Cela signifie donc revoir radicalement notre héritage esthétique essentiellement axé sur les notions d'un spectateur désintéressé, d'œuvre et d'auteur.

En effet, dans la continuité de l'existant, l'art ce n'est pas seulement le reflet, l'interprétation ou l'expression d'une réalité qui se donne ailleurs. Il a une influence profonde sur les autres dimensions tout aussi bien humaines que naturelles. Il s'ouvre ainsi à un vaste champ de recherche, encore largement inexploité, qui cherche à déployer toutes les connexions significatives et vitales entre les mondes et aspire à une pensée transversale entre une épistémologie de l'organique et du complexe et un nouveau « paradigme esthétique ». Une activité interdisciplinaire, voire transdisciplinaire, qui me semble tout aussi créatrice pour les sciences de la nature que pour les disciplines et les modes d'expression esthétiques, et qui, en travaillant sur les percepts et les affects, le vécu commun et le nouveau sensible, les enjeux matériels et spirituels ainsi que l'engagement militant, peut donner une contribution décisive et incontournable à la formation d'un nouvel imaginaire collectif et du monde qui nécessairement l'accompagne.

Serge Olivier FOKOUA

Artiste et directeur des RAVY de Yaoundé
Cameroun

Ma participation à ce colloque a été un moment de rencontre et de partage mémorable. J'ai eu l'occasion de discuter avec des personnes très cultivées, mais aussi assez renseignées sur l'état actuel de notre planète.

Durant le colloque, j'ai très peu parlé, mais beaucoup écouté. Déjà d'entrée de jeu, le mot « écosophie » qui a été très prononcé, était tout nouveau pour moi. Dans mon pays le Cameroun, nous en sommes encore à essayer de parler d'écologie. Pendant le colloque j'ai eu l'occasion de le dire et de décrire ce contexte d'où je viens. Cette belle terre pleine de richesses naturelles, mais qui est malheureusement gangrenée par la corruption dans l'expression la plus totale. Du véritable gâchis ! J'ai envie de dire. Chaque jour je regarde avec désolation la décrépitude de mon pays ; orchestrée par des dirigeants prédateurs qui n'ont aucun sens du bien être collectif. Ces dirigeants qui se comportent comme de véritables prédateurs dans leur propre pays, ont réussi à semer la frustration au sein des populations. Populations qualifiées aujourd'hui de « générations sacrifiées ». Des populations aux rêves étranglés, qui sont allés de frustrations en frustrations, au point où la vie n'a plus de sens pour personne. C'est ainsi que l'anarchie s'est installée. Personne ne respecte plus rien, chacun fait ce qu'il veut. Dans ce sauve-qui-peut, c'est chacun qui brade et pille le pays à son niveau : Bonjour le désordre. Désordre dominé par l'insalubrité généralisée ...

Ne sommes nous pas là entrain de scier la branche sur laquelle nous sommes assis ? Roberto Barbanti, professeur d'université à Paris, l'a évoqué pendant le colloque et cela m'a profondément touché. Car une société où on ne respecte même plus les règles de vie les plus élémentaires, va tout droit à la perdition.

Pendant ce colloque en France, je comprenais à travers les discussions que nos préoccupations n'étaient pas du même ordre pour des raisons contextuelles. Même s'il est vrai que cette notion *d'écosophie et d'économie de la contribution* a un dénominateur commun où qu'on se trouve, il était important pour moi de faire ressortir le fait que chez nous le marasme est plus profond et que l'Europe et l'Afrique ne sont pas logées à la même enseigne.

Le mal est très profond et je pense que l'Europe qui est « politiquement » responsable d'un bon nombre de problèmes que connaît l'Afrique, doit acter pour sortir ce continent du malaise qui empêche ses populations de jouir de ce bien être légitime à tout être humain.

À notre époque, Il n'y a pas mieux que les artistes pour en parler ...

J'ai répertorié un certain nombre d'artistes camerounais dont le travail traite de telles problématiques : Ruth Belinga, artiste camerounaise multimédia qui décrit la déforestation, Jean Michel Dissake, sculpteur environnemental camerounais dont le travail sensibilise sur les menaces de disparition totale de la mangrove dans le littoral camerounais, Alioum Moussa artiste conceptuel camerounais qui aborde la question des vêtements usagers et des tonnes de vieilles marchandises qui font de l'Afrique la poubelle de l'occident, Et de Julie Djikei artiste performeuse congolaise dont le travail est un SOS vis-à-vis de la couche d'ozone très affectée en Afrique par de très vieux véhicules dont la fumée d'échappement constitue un véritable problème de santé publique.

David GUEZ

Artiste

Montreuil

Retourner le monde

Il s'agit de réfléchir à une pratique artistique qui puisse prendre en compte les éléments tirés des principes de l'écosophie.

Il s'agit de considérer que l'artiste dans le modèle actuel existant ne trouve plus sa place en tant que créateur, d'un point de vue éthique et philosophique.

- x Dans le processus de production
- x Dans le processus de diffusion
- x Dans le processus de médiation/représentation/contribution de ses projets/œuvres face à ses publics.

La chaîne classique actuelle de production/diffusion passe par

- x l'appel à projet
- x la commande publique
- x l'invitation à participer à des festivals, expos collectives

et dans un circuit économique qui nécessite, pour permettre de « vivre » de son art, de devoir passer par le circuit des galeries et/ou entreprise privées de production/diffusion. Pris en étau dans les contraintes du public et les dérives du modèle ultra libéral du privé, l'artiste et le public ne trouvent plus leur compte.

Que serait un acte artistique engagé dans un modèle qui va de la réflexion à la diffusion et, dans une vue globale des activités humaines, qui ne peut se passer des questions de l'écologie, de l'éthique et de modèles économiques « différents de ceux existants » ?

Car il s'agit bien de redéfinir la position du créateur, ici et maintenant et de façon urgente.

Ma pratique passe par la formidable capacité du réseau internet à court-circuiter les modèles de pouvoir existants, qu'ils soient ceux de la création, de la production et de la diffusion. Ces nouveaux modèles se propagent dans différentes activités humaines qui participent à la création d'une nouvelle notion du collectif et même à la ré-définition de ce que serait aujourd'hui la notion d'information et de circulation de l'information (je ne vais pas développer cela ici).

De l'open source logiciel aux communautés connectées auto gérées (monnaies alternatives, échanges de biens, de pratiques et de savoirs, do it yourself, fablab, redistribution de la connaissance ...), le réseau propage ces idées écosophiques bien plus loin et plus profond dans la société que ne le fait via le discours des parties politiques classiques.

Parce qu'il n'ait de l'intérieur, du milieu, et qu'il se propage via des micro collectifs et de façon intergénérationnelle, parce qu'il ne se propage plus du tout par les médias classiques de diffusion, qu'il dépasse la notion de classe sociale et la notion du travail, l'activisme contemporain en réseau est le vecteur formidable de ces changements.

Cet activisme considère l'activité plutôt que le travail, le partage de connaissances multidisciplinaires plutôt que l'apprentissage hiérarchique et discriminé, la prise de conscience locale et globale plutôt que la consommation et le consumérisme pavlovien.

Ici, l'artiste, en tant que citoyen comme les autres, reçoit, agit et transforme, propose et propage ; l'artiste à 6 mois d'avance. Ce qui est peu ! Et qui doit nous pousser à agir de façon urgente face à la situation.

Comment les artistes peuvent agir pour, une fois ce constat fait, transformer à leur niveau, quelques segments de cette grande aberration sociétale hérité du modèle économique et industriel du 20^{ème} siècle ?

Car il semble bien que deux mondes vivent l'un dans l'autre, d'un bout à l'autre de la planète et que l'ancien monde qui pousse aujourd'hui à toutes les excroissances totalitaires marque sa fin prochaine : fin des pouvoirs établis, fin des modèles concentrationnaire existants, et fin des modèles de vie que nous refusons de plus en plus malgré la pauvreté croissante physique et intellectuelle que ces modèles tentent de façonner et de propager sous couvert de l'innovation technologique.

Ce constat fait et ressenti par chacun (précarité, maladie, violence, désespoir, impuissance à agir), comment les idées de l'écosophie peuvent se propager chez les artistes, dans leurs pratiques et dans leurs capacités à « retourner » le monde ?

De façon très pragmatique, personnellement, je crois beaucoup à l'invention d'outils en réseau qui utilisent les technologies existantes.

J'ai créé en 1998 la première webtv sur l'art contemporain, faite de A à Z par les artistes et en 1999, le premier portail de webtvs libre (teleweb.org), cour-circuitant ainsi les systèmes de production et diffusion classique des pouvoirs existants.

Je voudrais donc proposer de façon très succinctes quelques idées qui pourraient être appliqués pour changer le modèle encadrant l'art d'aujourd'hui :

1. Site collaboratif de résidence : Maison d'Hôte Artistique.

Chaque citoyen ayant un espace disponible en résidence principal ou un espace en résidence secondaire (non utilisé la plupart du temps) le propose à un artiste sur une durée définie. L'échange passe, par exemple, par la donation de la part de l'artiste d'une œuvre ou d'un texte fabriqué pendant la résidence.

Il s'agit ici de mettre en corrélation les besoins d'espaces naturels des artistes leur permettant de réfléchir et de travailler et l'envie du public de participer à l'acte de création de façon non monétaire. C'est une forme de mécénat local et à échelle humaine. Le réseau est très important. Il s'agit de faire un site web autonome qui permet aux hébergeurs de présenter leurs résidences (lieu, disponibilités, capacité d'hébergement...) et aux artistes de présenter leur travail et de proposer leur candidature.

2. Site de partage et d'échange.

Quelle est la valeur d'une œuvre ? Comment s'inscrit elle-dans le paysage économique ? Se pourrait-il qu'au lieu de transiter par les flux financiers, une œuvre puisse être simplement le vecteur d'un échange. On entend par échange pas seulement celui effectué entre deux objets, mais un échange au sens large, un échange de temps, de connaissances d'expériences, ... Il faudrait bien réfléchir à savoir comment mettre en place ce projet, au risque que ce site web ne devienne pas un « auboncoin » de l'art, qu'il soit plutôt l'endroit d'expérimentations d'une autre forme de circulation et d'échange de la valeur « art ». Le principe est donc de créer les conditions d'échanges qui permettent pour les artistes de vivre, créer, rechercher avec le moins de contraintes financières possible. Par exemple, je me vois bien échanger une œuvre contre des repas ou la disposition d'un atelier pendant un temps déterminé.

Gilles MALATRAY

Artiste sonore et promeneur écoutant

Lyon

Écosophie de l'écoutant

Sans vouloir réduire la notion d'écosophie à une portion congrue, je parlerai ici du terrain qui m'est le plus familier, celui de l'écoute, du paysage, étroitement lié à celui de l'écologie sonore, et à la problématique de l'aménagement du territoire. ¹

Suite aux récentes rencontres du CRANE *lab*, j'ai relu quelques passages d'ouvrages d'Henry-David Thoreau. Ce libre penseur, connu notamment pour être le père de *la désobéissance civile* ayant inspiré notamment Martin Luther King et Indira Gandhi, mais aussi l'écologie dite *politique* dont s'inspira entre autre José Bové a en effet anticipé beaucoup de revendications contemporaines.

Tout d'abord l'idée d'une vie plus proche de la nature, respectant les valeurs humaines, le rapport à la nature qu'il faut protéger, bien avant que les courants écologistes n'apparaissent, les expériences de vie en autarcie, et le fait de prôner une sorte de droit à la lenteur, autant de valeurs et de préconisations anticipatrices à leur époque.

Des valeurs qui, en toute logique, devraient d'ailleurs se retrouver dans les actions impulsées dans la pratique de terrain de l'écologie sonore contemporaine.

Entre autres choses, nous pourrions citer quelques points acoustiquement éc(h)logiques : protection des sites acoustiques remarquables, militance pour une lutte anti envahissement sonore avant d'en arriver au stade de pollution avancée, mode de déplacement doux, surtout via la marche, qui d'ailleurs constitue un excellent moyen de replonger ses oreilles dans l'écoute quotidienne, collaboration en amont avec des aménageurs et décideurs pour éviter d'avoir à construire des murs anti-bruits aussi onéreux qu'inefficaces, privilégier le prévenir plutôt que le guérir ...

On aborde ici un volet écologique touchant évidemment à la qualité de vie, mais aussi à des gestions économiques mieux maîtrisées via des collaborations transdisciplinaires concertées entre élus, techniciens, experts, artistes, citoyens...

Côté outils, le réseau internet doit être l'une des base d'échange d'informations et de mises en place de collaborations croisées, via par exemple des cartographies collaboratives de sites acoustiques remarquables, des ressources d'acteurs œuvrant dans les champs de la création sonore environnementale, de l'écologie sonore, des outils et savoir-faire spécifiques...

On peut également penser, pour des résidences artistiques dignes de ce nom, des échanges d'artistes auto-organisés, avec mises à disposition d'hébergements et de lieux de travail réciproques ... La mutualisation de connaissances, de lieux, d'outils (lieux où écouter, travailler le son, matériel informatique et diffusion sonore) devra également s'amplifier, liée à une économie plus locale bâtie sur des échanges et entraides (échanges de savoirs, de main-d'œuvre).

L'implication des artistes dans des processus d'aménagement, pour défendre notamment une qualité et une esthétique de l'écoute dépassant les critères normatifs, travailler sur l'approche sensible du paysage et de l'architecture sonore doit inscrire la participation de l'artiste au sein d'équipes d'aménageurs dès l'écriture des projets, en amont des réalisations in situ.

1 Félix Guattari évoque ces " artistes polysémiques et polyphoniques, qui doivent devenir les architectes et les urbanistes en matière humaine et sociale. "

Il serait donc utile de croiser d'avantage des actions artistiques, urbanistiques, dans une logique de proximité, tout en privilégiant des économies participatives innovantes, quitte à en (re)définir partiellement les règles à chaque projet. L'artiste polysémique et polyphonique, référence musicale et sonore s'il en fut, prend donc une existence ici, très proche du rôle préconisé par Guattari, à condition bien sûr que ce dernier veuille bien s'engager dans des actions contribuant à aménager raisonnablement, c'est à dire en prenant en compte une écologie sonore, un territoire.

Yann AUCOMPTE

Chef de projet - Les Euménides

Paris

Écologie de l'ouvrage collectif : pour une pharmacologie des arts et de leur fréquentation

La question de l'écologie dans l'art se pose aujourd'hui à plus d'un titre. La définition de Félix Guattari, devenue classique, permet une première introduction. L'écologie doit forcément être questionnée sur les trois plans environnemental, symbolique, et social.

Ces trois plans recouvrent tous les champs au sein desquels l'art a une influence. Les idées, la psychologie, les liens humains, la Nature, les représentations, les projets de vie, l'économie... autant de sujets qu'il faut aborder pour rompre avec les discours unidimensionnels de la valeur de l'Art et de l'Auteur. Deux discours dont on sait, aujourd'hui, qu'ils participent activement à la légitimation du néo-libéralisme carnassier. En effet, les arts ne sont pas que des spectacles du style individuel, voués au plaisir du « regard », ils « invitent » à adopter des modèles normatifs de production, de fréquentation, par des formes d'attention au monde.

Ceci amène à penser les enjeux sociaux de l'art. Il faut nous poser la question de notre implication dans la participation à l'adoption de pratiques techniques. Techniques et enjeux sociaux sont fortement liés. Les jeux sociaux, décrits par Bourdieu, et l'effet addictif des techniques, décrit et décrié par Stiegler et Sennett, se combinent. Ils agissent conjointement sur les esprits pour les anesthésier. Dans les batailles sociales et techniques les règles du jeu s'imposent, masquant les lois même de la nature.

Il en va de même dans l'Art. Aucune œuvre d'art n'est nécessaire ou naturelle. C'est son *artefactualité* qui fait de l'œuvre le socle du sensible, aussi est-il inutile de refuser cet aspect des œuvres. D'autre part, aucune œuvre n'a de valeur par elle-même. Elle est toujours le symbole d'un dispositif de diffusion. Les œuvres, au même titre que les techniques, sont l'objet de processus de valorisation. Ceux qui valorisent des œuvres le font dans leur intérêt. C'est donc toujours à la fois le style d'un individu, mais aussi toute une communauté et donc un dispositif auctorial, au sens de Foucault, qui est promu. L'œuvre d'un auteur est l'œuvre d'une autorité.

La figure de l'auteur, à travers l'image du père-artiste, renvoie à une organisation particulière de la production symbolique. Plutôt que de souscrire aux caprices de l'artiste-père, « stratégie de cours de justice », ne faut-il pas former une figure de l'artiste-mère ? En lieu et place de la paternité d'une œuvre, cherchons sa Maternité. Qui prend soin de l'œuvre, qui est l'architecte de sa croissance et de sa diffusion ? Cette vision éclairante théoriquement a le mérite de l'être en pratique également. Elle permettrait de renouer avec une approche collective, refusant la méritocratie des systèmes artistiques élitistes.

Il faut également engager un travail critique. Pas de ces critiques de dénigrement d'un camp adverse. Non, sa propre critique ! Car toute œuvre, au même titre que les techniques, est pharmacologique. Elle est toujours bonne et mauvaise. Il nous appartient de fournir avec l'œuvre « les effets secondaires » dont nous avons connaissances, et d'accepter que le public, devenu acteur, fasse de même.

Il nous faut envisager maintenant la place de la Nature dans cette équation. Comment épouser « l'éthique politique écologiste » ? Et alors, comment ne pas sombrer dans la physiocratie, nouveau monothéisme, ou animisme d'état ? Ne croit-on pas voir la Nature là où il n'y a que des dispositifs techniques communautaires ? Comme dans le mythe de Narcisse, la rivière, devenue miroir, peut être confondue avec la Nature elle-même... Cependant, Narcisse en a bien fait un usage technique, pour son plus grand malheur !

Ne faut-il pas prendre conscience, dans un premier temps, de la symbiose que nous entretenons avec les techniques, peut-être dans une sorte d'humanisme techno-logique ou de conscience aigüe de nos interdépendances ?

Peut-être pourrions-nous ensuite nous confronter à la question du respect de la Nature ?

Toutes ces interrogations doivent être débattues et mises en pratique. Dans cette optique, nous proposons la mise en œuvre d'une série d'ateliers en 2014-2015. Ceux-ci porteront sur l'écologie des arts et auront pour ambition de mettre en place le programme d'une Université libre de l'écologie des arts.

Jean VOGUET

Compositeur et directeur du CRANE lab
Chevigny

Aménager à temps et raisonnablement l'espace de notre Terre

(...) *Le problème de fond auquel nous sommes confrontés est celui d'un au-delà de l'économie et, ce qui revient au même, d'un au-delà du travail rémunéré. La rationalisation économique libère du temps, elle continuera d'en libérer, et il n'est plus possible, par conséquent, de faire dépendre le revenu des citoyens de la quantité de travail dont l'économie a besoin. Il n'est plus possible, non plus, de continuer à faire du travail rémunéré la source principale de l'identité et du sens de la vie pour chacun. (...)*

André Gorz - Le Monde Diplomatique (juin 1990)

Le process (social)

Il nous faut activer en toute urgence des modes opératoires temporaires qui passent par une économie de la contribution, une économie distributive, un revenu minimum universel, le salaire maximal (1 pour 10) ... afin de nous donner le temps nécessaire (que n'a pas laissé le libéralisme aux sociétés post colonialistes pour s'émanciper du capital) de fonder la *société industrielle terrienne future* qui prendra en compte autant la sur-population croissante que la circulation exponentielle des humains et de leurs idées (via les réseaux numériques).

Avec la démocratie délégative, la décroissance, la sobriété heureuse ... le *temps social* doit être reconstruit autour de nouveaux protocoles qui le modifieront radicalement et permettront ainsi la mise en place d'un modèle économique acceptable par la plupart de nous tous.

« Le produit réel du processus économique (ou même, sous cet angle, celui de tout processus vivant) n'est pas le flux *matériel de déchets*, mais le flux *immatériel toujours mystérieux de la joie de vivre*.
Nicholas Georgescu-Roegen¹ - « La décroissance. Entropie - Écologie - Économie » (1979)

Tous ceux qui s'interrogent et discutent avec la vie : les artistes, les scientifiques ... se retrouvent de fait en première ligne dans ce grand chambardement fondamentalement nécessaire où le nouveau *temps social* proviendra d'une genèse entre travail et loisir, entre déconnection du revenu et de l'activité, avec une affirmation du droit à la lenteur et du non professionnalisme.

« *Il s'agit de reconstruire progressivement les savoirs et les saveurs. C'est le travail de l'artiste, c'est de la création et de la technique.* »
Bernard Stiegler - Bastamag (mars 2012)

Afin d'éviter l'avènement d'une barbarie totale sur la planète Terre issue de l'effondrement de la capacité de chaque individu à se prendre en charge et du marchandisage de la vie, l'humanité n'a plus le choix.

Les outils (artistiques)

Face au désintérêt croissant affiché par les institutions concernant la recherche artistique, des réseaux internationaux indépendants d'échanges se sont constitués pour accueillir les artistes de

¹ Nicholas Rouges-gorges, 1906-1994, en créant le concept de bioéconomie (la prise en compte de l'entropie implique que l'économie doit être vue comme un système biologique, avec les contraintes qui affectent tout système vivant) a démontré que la recherche d'un état stationnaire pour l'économie actuelle n'est pas soutenable. Selon lui, la seule issue est la décroissance car le système économique du 19^e siècle dans lequel nous vivons aujourd'hui est une fiction vouée à s'écrouler.

leurs structures membres dans des résidences et pour les programmer dans des événements. Tout ceci s'effectue avec les moyens du bord dont la nature varie considérablement d'un continent et d'un pays à l'autre. Mais l'économie de la contribution, de fait, fonctionne.

Chaque structure partenaire n'existe que par la volonté, le savoir faire et la vitalité de quelques personnes, souvent eux-mêmes artistes ou critiques d'art. Leur existence peut-être très éphémère et rares sont celles qui arrivent à inscrire leurs activités dans une durée nécessaire pour affirmer leur démarche. Elles correspondent parfaitement à ce nouveau *temps social*.

La « suffisance » des institutions et L'obsolescence des théâtres, des musées ... tant par leur mode de fonctionnement technocratique que par une incompréhension, voir un désintérêt certain de l'artistique en train de se faire, à pousser les artistes à développer de nouveaux modes opératoires qui se sont traduits par un développement remarquable de l'art in situ, du street art, de l'art performance, des arts de la rue, de l'art sonore, du net art ... et aussi par une évolution notoire des territoires et modes de diffusion de la musique, de la danse, des arts visuels, de l'art numérique et du théâtre.

Au lieu de s'enfermer dans des chapelles dorées, bon nombre d'événements actuels s'inscrivent dans ces nouvelles dynamiques qui vont au devant des publics sur les réseaux, dans l'espace public ... en s'affranchissant des « filtres » institutionnels ou de la loi du marché et des majors.

Le statut (professionnel)

À des problématiques sociales et économiques essentielles, les réponses ne peuvent qu'être collectives. Aucun changement majeur ne proviendra de tribus, microcosmes ou autres ... Le combat de l'intermittence est non seulement voué à l'échec mais d'arrière-garde car il ne s'agit plus d'améliorer tel ou tel régime mais de changer urgemment et radicalement de société.

Les solutions viendront de nouveaux modèles économiques qui prendront en compte le droit de travailler de façon discontinue sans perte du plein revenu. Il devront aussi favoriser les activités sans but économique et reconnaître leur importance sociale.

Le « professionnalisme » est un statut complètement dépassé, en opposition totale avec la mise en place d'un nouveau *temps social*. Seule une technique ² socialisée et faisant appel aux bientôt huit milliards d'êtres humains rendra possible l'avènement de la prochaine société industrielle.

Une utopie (artistique) ?

Après avoir laissé le consumérisme détruire les savoirs pendant qu'ils vénéraient leur *dieu argent*, les humains se confrontent depuis et quotidiennement à un océan d'inculture où survivent quelques îlots artistiques, philosophiques, scientifiques, universitaires ... fers de lances d'un prochain retour à la démocratie via les réseaux numériques.

L'artistique s'avère essentiel dans cette reconstruction des savoirs et le sera encore dans la création d'une *société industrielle terrienne future*.

2 Il faut repenser en profondeur, premièrement, qu'est-ce que la technique pour l'être humain; deuxièmement, sa socialisation; et troisièmement, le projet d'économie politique qui doit accompagner une industrialisation. Le problème n'est pas l'industrie, mais la manière dont on la gère. Elle est sous l'hégémonie du capitalisme financier. Bernard Stiegler - « *Le marketing détruit tous les outils du savoir* » (2012)



cranelab.fr

CRANE lab

facebook.com/lecrane

scoop.it/t/crane

06 58 21 29 17

cranelab@bbox.fr

< pôle recherche > en art, éthique de l'art et régénération

Cahier de recherche et actes - Publication

2013

- colloque « *l'Acte artistique dans l'économie bleue* »

cahier version pdf - 27 pages

<https://www.moxtra.com/v/CAEqBVpqbmc5ehdCSVc5VIVWYjZaeEVWcXFXQmt4TnpkSIABwOSQAxQ>